Robert Lafont, *Sprache als Arbeit*, Traduction
allemande de *Le travail et la Langue*

Vienne : Braumüller, 1992

Jordi Kremnitz et Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/187>

DOI : 10.4000/praxematique.187

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Pagination : 144-146

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jordi Kremnitz et Paul Siblot, « Robert Lafont, *Sprache als Arbeit*, Traduction allemande de *Le travail et la Langue* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 20 | 1993, mis en ligne le 08 décembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.187>

Le Travail et la langue de Robert Lafont, paru en 1978 chez Flammarion reste à ce jour la référence praxématique première. S'il en était besoin, on en trouverait confirmation dans la parution de l'ouvrage en allemand aux éditions Braumüller (Vienne, 1992).

Cette traduction, assurée par Hella Beister, bénéficie d'une importante préface par Jordi Kremnitz, professeur à l'Université de Vienne qui, depuis plusieurs années, organise des séminaires de praxématique et en diffuse les propositions. On pourrait s'étonner d'une si tardive traduction. L'auteur la justifie au contraire par la capacité dont la praxématique a fait preuve, non seulement de perdurer mais de se développer. Il fait mention des activités de recherche et d'édition de Praxiling à Montpellier et relève l'extension progressive et sûre de la praxématique tant sur la rive Sud de la Méditerranée que dans plusieurs instituts d'Etudes Romanes en pays de langue allemande.

Dans la partie de la préface consacrée à une présentation de la théorie, l'auteur recense, depuis *l'Introduction à l'analyse textuelle*, les différentes composantes qui ont conduit à l'élaboration de la praxématique. Il souligne notamment l'incidence des analyses sociolinguistiques de la diglossie franco-occitane et celle des travaux de Bourdieu et Rossi-Landi sur les rapports entre praxis, langage et marché du sens. Les noms de Henri Lefebvre et de Jürgen Habermas sont également cités. Mais l'originalité principale de la démarche est vue dans l'effort de Robert Lafont pour rechercher des références méthodologiques au delà des écoles linguistiques, dans l'anthropologie et la psychanalyse principalement.

On prendra mieux la mesure de la pertinence de cette préface, remarquablement informée, à la lecture de quelques « bonnes feuilles » traduites par Karin Goldmann avec le concours de Pierre Bourstin. Il est certain que ce précieux sauf-conduit aidera *Le Travail et la langue* à trouver un nouveau lectorat de langue allemande.

P. SIBLOT

Le plus grand mérite de la praxématique est peut-être cette tentative, que l'on retrouve à tous les niveaux, de remplacer le statisme de la plupart des théories antérieures par une vision dynamique et leurs abstractions par une prise en charge du concret. Sa théorie se veut théorie de la *praxis* réelle du langage qui ne se pétrifie pas en essence, mais suit au contraire les mouvements de l'existence. La démarche vise à montrer qu'à l'intérieur de chaque acte de parole concret, l'ensemble des possibilités du langage se trouve virtuellement inclus, réinterprété, et finalement lui-même transformé. L'accroissement de notre expérience, aussi succinct soit-il, fait en sorte que nous ne sommes pas les mêmes avant et après notre confrontation à un texte (comme émetteur ou comme récepteur). L'importance que Lafont accorde à l'expérience est visiblement l'indice du déplacement qu'il fait subir aux notions de Gustave Guillaume.

Un élément essentiel de cette transposition est la création du terme *praxème* comme unité de base de la production du sens dans la communication. Le praxème se distingue d'autres unités, comme le signe, le mot ou le lexème, par le fait « que ne lui correspond aucune unité de sens antérieure au discours ». C'est-à-dire que la signification du praxème se constitue au cours de l'acte concret de parole, et le praxème devient ainsi une « unité pratique de production de sens ». Cette définition — et la bibliographie des sources de la praxématique l'atteste — est en rapport étroit avec des réflexions voisines d'autres chercheurs français. Le praxème est un procès concret qui, durant un acte de parole mobilise la signifiante : processus de production du sens. Le principe de la signifiante semblerait, à cause de son illimitation (« tout peut vouloir tout dire »), rendre la communication impossible. La communication linguistique n'est possible que de la limitation de la production de sens sous l'effet de règles sociales et individuelles, dans chaque situation particulière de discours. Nous sommes ici en présence d'une confrontation dialectique de deux tensions contraires : les possibilités illimitées de la signifiante, et la nécessité pratique de limiter celle-ci afin de produire un sens communicable. Mais toutes les unités de discours ne sont pas productrices de sens, de la même manière lorsqu'elles transposent des réalités extra-langagières en langage. C'est pourquoi il a fallu compléter la notion de praxème par d'autres termes, d'une part le *parapraxème*, qui décrit les relations au monde extérieur selon les critères du sujet, de l'espace et du temps, et d'autre part le *métapraxème* qui sert exclusivement à la liaison des parties du discours. Dans les deux cas, il se produit une assez large dépraxémisation, c'est-à-dire une perte progressive des possibilités de production praxémique de sens (et ceci davantage lorsqu'il s'agit de métapraxèmes). Ces unités fonctionnent exclusivement dans le cadre donné par la langue concernée, sans pouvoir être *directement* rapportées au réel. Ces réflexions sont d'un grand intérêt pour la compréhension du déplacement que subit la notion de langue.

L'influence de Guillaume se lit non seulement dans certains concepts fondamentaux, certes réinterprétés, mais aussi dans l'utilisation de certaines notions en particulier celle d'*actualisation*, qui fut à l'origine utilisée par Bally et dont le rôle est primordial chez Guillaume. Elle devient, pour la praxématique, l'une des notions théoriques centrales, car elle désigne « l'opération active par laquelle les potentialités des outils mis en œuvre dans le discours sont transposées en programmes et aboutissent à l'énoncé produit ». Elle exprime là encore l'exigence du réel.

La réintroduction du terme d'*histoire* au sein de la linguistique est en quelque sorte complémentaire de la notion d'actualisation. S'il est vrai que le structuralisme ainsi que d'autres écoles linguistiques de ce siècle ont presque totalement écarté l'histoire du champ de vision de la linguistique (la dichotomie, proposée par Saussure, entre synchronie et diachronie en est une des formulations), il devenait néanmoins de plus en plus clair que cet écart s'avérait nuisible, car chaque discours se situe toujours *dans l'histoire* et se trouve déterminé par elle. En effet, le locuteur n'a pas conscience, lorsqu'il communique, des déterminations de son discours — et ceci ne se limite pas aux conditions historiques. Or, il est indispensable de les prendre en considération pour la compréhension et l'interprétation de son propos. La praxématique essaie d'intégrer l'historicité du discours dans son raisonnement sans la considérer comme un déroulement linéaire d'événements, mais en tant qu'entité complexe et dialectique. Et c'est probablement en cela qu'elle propose une des perspectives les plus prometteuses.

Il est clair qu'une telle théorie linguistique a dû remettre en question la notion de sujet. La plupart des théories considèrent le sujet comme une catégorie grammaticale, jouant son rôle dans le discours sans pour autant avoir de signification plus profonde. Une théorie, qui place au centre de son intérêt la production du sens, se doit d'accorder au sujet une nouvelle place, non seulement en tant que catégorie grammaticale, mais encore en tant qu'entité philosophique. Car ce sujet doit être compris en tant que sujet parlant. Nous pourrions lire dans cet ouvrage, tout comme dans la « *Terminologie* », que « *la praxématique remplace le cogito de Descartes par "je parle, donc je suis" »* (Paul Siblot). Car le sujet devient — dans son interaction avec le récepteur — créateur du sens (par le *réglage du sens*), même si cette création n'est pas aussi ouverte que la théorie le suppose, en raison de nombreuses restrictions d'ordre pratique et des conventions sociales.